

Qui connaît Erwin Lahousen ?

Haut responsable de l'Abwehr, résistant antinazi, informateur du 2^e bureau français, témoin clé de l'accusation au procès de Nuremberg, récit d'un parcours extraordinaire.

Général Erwin Lahousen von Vivremont : voilà un nom qui n'évoque rien pour les non-spécialistes du nazisme, et il est en fait connu seulement de ceux qui ont étudié spécialement l'organisme central d'espionnage militaire, l'Abwehr, dirigé par l'amiral Wilhelm Canaris, ou qui sont familiers des divers milieux de la résistance anti-hitlérienne politiquement de droite. Ce militaire professionnel autrichien était destiné à une carrière très classique. L'histoire européenne en décida autrement et fit de Lahousen un personnage à part. Certains aspects de sa vie sortent à ce point de l'ordinaire, qu'il vaut la peine de les raconter. Ainsi, il fut un des responsables principaux de l'Abwehr de 1938 à 1943. Durant une période cruciale, il a non seulement été membre actif de la résistance anti-hitlérienne, mais il a participé aux préparatifs des tentatives d'assassinat du Führer, il a aussi fourni régulièrement des informations secrètes aux services français d'espionnage. Enfin, les juges du Tribunal militaire international de Nuremberg l'ont appelé comme premier témoin de l'accusation dans le procès contre les principaux dirigeants nazis fin novembre 1945.

Il était issu d'une vieille famille autrichienne comptant huit générations d'officiers. Né à Linz en octobre 1897, c'est tout naturellement qu'il se prépara à cette carrière. Élève à l'académie militaire de Wiener Neustadt, il vit la durée des études réduites d'un an en 1915, en raison de la guerre qui avait débuté en août 1914. Il aurait souhaité servir dans la cavalerie, arme traditionnelle dans sa famille, mais lorsqu'il fut mobilisé en août 1915, ce fut dans l'infanterie. On l'envoya sur le front russe où il resta jusqu'au début de 1916. Lorsque l'Italie, neutre jusque-là, était entrée en guerre aux côtés de la France et de l'Angleterre en mai 1915, c'était un troisième front qui s'ouvrait pour l'Autriche-Hongrie (en plus de la Russie et de la Serbie). Le régiment de Lahousen finit par être transféré au Tyrol du Sud et affecté entre autres à la défense de Trieste. Le 25 mai 1916, Lahousen reçut une balle dans le poumon qui l'obligea à une convalescence jusqu'en automne 1917. En septembre, il fut blessé une nouvelle fois par une bombe contenant des gaz asphyxiants, mais reprit du service en 1918 jusqu'à la fin de la guerre.

Solide formation pour « vrai » espion

Le Traité de Saint-Germain mettant fin à la guerre, définit le cadre de la nouvelle Autriche. Des pays comme l'Allemagne n'avaient droit qu'à une armée limitée. 100 000 hommes pour les Allemands, 30 000

pour les Autrichiens (les autres pays résultant de l'éclatement organisé de l'Autriche-Hongrie ayant au contraire une grande liberté. La Tchécoslovaquie comptant bientôt par exemple un million d'hommes sous les drapeaux). Les candidatures d'officiers pour cette armée d'armistice n'étaient apparemment pas trop nombreuses et Lahousen, affecté aux Chasseurs alpins, fut envoyé en garnison dans une petite ville située à 15 kilomètres de la nouvelle frontière tchèque. Région peuplée en grande partie de germanophones, les Sudètes, elle était objet d'un immense intérêt de la part des autorités, et Lahousen commença à « s'informer » activement sur le pays voisin, surtout sur le plan militaire. Une expérience qui devait rapidement en faire un spécialiste dans ce domaine.

Ses premières années ne le firent pourtant pas remarquer de façon particulière, et ses nombreuses activités ne lui avaient pas permis durant près de neuf ans jusqu'au début de 1930, de dépasser le grade de capitaine. Pourtant le concours qu'il passa pour entrer à l'école de Guerre le fit classer second sur 250 candidats, et marqua pour lui un vrai début. Trois ans d'études firent de lui un spécialiste de l'« information », donc des activités de renseignements et d'espionnage. Le service secret de l'armée avait été supprimé à la fin de la guerre, et Lahousen, devenu au printemps 1934 collaborateur de l'État-Major général, contribua à sa reconstitution sous le nom de « Bureau d'évidence » (*Evidenzbüro*) qui compta bientôt une demi-douzaine d'officiers spécialisés dans ce type d'activité. Les objectifs principaux étaient tout naturellement les pays voisins, Tchécoslovaquie et Yougoslavie, jusqu'à ce que l'évolution en Allemagne, où les nazis avaient pris le pouvoir en janvier 1933, commence à être ressentie dans les milieux officiels d'Autriche comme une menace à l'indépendance du pays.

Amours francophiles et double-jeu

L'Anschluss menaçait. Il était pourtant formellement exclu par les Traités de paix. Seule, une minorité pro-nazie active s'en réjouissait et se préparait à y contribuer. En

1934, deux soulèvements mirent en danger la nouvelle république d'Autriche. En février un mouvement de la gauche contre le gouvernement réactionnaire alors en place, où l'intervention de l'armée fit de nombreux morts, et en juillet une tentative de putsch nazi, dans lequel une unité des SS illégaux tenta de faire prisonnier l'ensemble du gouvernement, tuant le chancelier Engelbert Dollfuss.



Seul survivant de la résistance au sein de l'Abwehr, Erwin Lahousen sera un témoin clé lors du procès de Nuremberg.

Lahousen parlait très bien français et fréquentait régulièrement les services de l'attaché militaire français à Vienne, Roger Sallant. Dans l'idée de pouvoir être un jour nommé attaché militaire d'Autriche à Paris, il souhaitait améliorer encore ses connaissances de la langue. Sallant, lors d'une soirée à l'Opéra, lui présenta une Française, Madeleine Bihet-Richou, divorcée depuis peu et installée à Vienne comme professeur de langue et civilisation française. Les cours débutèrent bientôt. Madame Richou et le commandant Lahousen ne tardèrent pas à sympathiser, l'élève devenant bientôt ami et amant. Dès lors ils eurent des occasions fréquentes de participer à la vie culturelle de Vienne, théâtre et opéra, expositions, spectacles de la célèbre école d'équitation, etc. Une vie passionnante, malgré la menace de plus en plus pesante des visées hitlériennes sur l'indépendance de l'Autriche.

La Wehrmacht franchit les frontières autrichiennes dans la nuit du 10 au 11 mars 1938. Ce n'était pas une surprise, les services autrichiens avaient mis la main dès 1937 sur les plans nazis pour l'invasion du pays. Le « Bureau d'évidence » avait déjà depuis un certain temps commencé à passer l'ensemble des archives du service au peigne fin pour éliminer tous

les documents qui pourraient concerner des activités antinazies du service et de ses membres. Pendant ce temps, les services de Berlin se préparaient à une razzia au sein du service autrichien. Des avions trimoteurs Junkers 52 affectés à l'Abwehr rejoignirent Vienne dès le 12 mars, Canaris lui-même à la tête d'un kommando de l'Abwehr. En même temps un groupe du SD de la SS commandé par Walter Schellenberg prenait le même chemin. Canaris et son groupe arrivant les premiers, purent mettre la main sur les dossiers qui les intéressaient avant l'arrivée de la concurrence nazie. Restait pour Canaris à recruter rapidement le plus grand nombre possible des membres antinazis du service autrichien. En tête de liste, bien entendu, Lahousen, malgré l'opposition de Himmler, qui venait de faire arrêter le frère de celui-ci comme militant antinazi.

La Française Madeleine Richou, de son côté, avait quitté Vienne après l'Anschluss, et repris contact à Paris avec des membres du Deuxième Bureau pour lesquels elle avait fait certaines recherches à Vienne. La nomination de son ami Lahousen à Berlin dans les services de l'Abwehr ouvrait pour les services français des perspectives intéressantes, et on lui demanda de s'installer à Berlin. Elle avait gardé le contact avec Lahousen, correspondait régulièrement avec lui, par un échange de cartes postales pour lesquelles ils avaient mis au point un code de chiffrage précis. Un travail à l'Institut français de Berlin justifia le déménagement de M^{me} Richou, dès lors agent de renseignement pour les services français sous le pseudonyme de « Mad », et lien entre ceux-ci et le nouvel informateur, bientôt responsable de haut niveau de l'Abwehr. En effet l'amiral Canaris avait vite mesuré les capacités de Lahousen, et le nomma dès le 1^{er} janvier 1939 chef de la Section II de l'Abwehr, chargée des actions de Sabotage et Subversion. Pourtant une des arrières-pensées constantes des deux hommes, comme de certains autres membres de l'Abwehr, restait tacitement la lutte contre le pouvoir nazi.

Former des réseaux transfrontaliers, anticiper en informant

Bien entendu à ce moment, dans les services secrets nazis, tout tournait autour des préparatifs militaires, surtout dans le contexte des visées hitlériennes vers ses frontières de l'Est. L'Autriche une fois annexée, puis une large portion de la Tchécoslovaquie, seuls des politiciens naïfs pouvaient imaginer la stabilité revenue. L'Abwehr montait dans l'ombre ses réseaux, recrutait des agents dans tous les pays « intéressants », préparait

des initiatives destinées à faciliter ou à renforcer des actions dans les régions et les pays qu'il faudrait compter parmi les ennemis. Lahousen assurait le travail avec compétence et efficacité. Des kommandos étaient constitués et formés, dont l'activité devrait s'étendre à l'arrière des lignes ennemies, d'autres au contraire devraient précéder les troupes pour leur ouvrir le chemin et éliminer autant que possible tout ce qui pourrait ralentir une avance. Par ailleurs, des efforts de recrutement d'agents avaient lieu dans l'ensemble du monde. Un réseau étendu en prévision d'événements pouvait toucher tous les continents. Il n'est pas question dans ce bref article d'entrer dans les détails de son action. Mentionnons seulement l'activité de son service dans le contexte de la guerre de l'URSS contre la Finlande, amie de l'Allemagne (novembre 1939-mars 1940), et de la résistance antisoviétique des pays baltes.

Lahousen, professionnel averti, accompagnait souvent l'amiral Canaris dans ses déplacements. Sa coopération avec Mad permit à celle-ci de transmettre à plusieurs reprises des informations importantes aux services de Paris. Ainsi, elle avait annoncé l'imminence d'une grande action contre les Juifs d'Allemagne plusieurs jours avant le pogrome de novembre 1938, la « Nuit de Cristal ». De même elle put annoncer précocement les déplacements de la Wehrmacht en direction des frontières de la Tchécoslovaquie restée libre, puis donner la date de l'invasion (15 mars 1939) deux jours à l'avance. De même l'intention de Hitler d'attaquer la Pologne à l'automne fut annoncée par Lahousen-Mad dès le début d'avril 1939, comme elle put annoncer à l'avance la conclusion du « Pacte d'acier » entre l'Allemagne et l'Italie, ou l'imminence de revendications nazies sur l'annexion de Dantzig (alors « ville libre ») et de la région de Memel, sur la Baltique. Au début de mai 1939, c'est sur la base d'une réflexion de Hitler, devant une réunion secrète de généraux en présence de responsables de l'Abwehr, au sujet d'un possible partage de l'Est européen, que l'attention des Anglo-Français put être attirée sur l'éventualité d'un accord entre nazis et Soviétiques : des négociations entre les occidentaux et Staline étaient en cours depuis longtemps sans progresser, et c'était l'annonce du pacte Hitler-Staline, alors totalement inattendu et improbable.

Rentrée provisoirement à Paris pour des raisons familiales, Madeleine Richou, une fois la guerre déclarée, ne pouvait pas retourner à Berlin, et ses chefs du 2^e Bureau cherchèrent à maintenir son contact avec Lahousen. Celui-ci devait pouvoir la rencontrer au cours de ses voyages pour l'Abwehr, ce qui limitait les possibilités. Finalement, Budapest fut choisie, la Hongrie, neutre, étant facilement accessible, et on organisa une couverture plausible, un office de tourisme, où elle fut accompagnée par un lieutenant « spécialiste des chemins

de fer ». C'est pourtant seulement plus de sept mois plus tard, fin février 1940, Mad et Lahousen purent se revoir.

Une chance inouïe

Lahousen lui décrit alors la suite des événements depuis leur dernière rencontre : la campagne de Pologne des nazis, lancée sur la base d'une prétendue attaque polonaise, pour laquelle l'Abwehr avait dû procurer plus de 120 uniformes polonais, l'attentat contre Hitler dans une brasserie de Munich, dont il pensait à tort qu'il s'agissait d'une manœuvre de la part des SS, ensuite il décrit les projets de Hitler visant à occuper le Danemark et la Norvège, dans le but à la fois de protéger l'accès à la mer Baltique, et de s'assurer de l'accès au minerai de fer suédois, indispensable pour garantir l'armement de la Wehrmacht. Cette opération, dont le nom de code était « *Exercice Weser* », devrait avoir lieu début avril 1940. Lahousen comme Mad considéraient ce projet comme aberrant, mais celle-ci en informa cependant ses chefs à Paris. L'idée fut jugée farfelue, on soupçonna Lahousen de vouloir détourner l'attention. Un courrier dans ce sens atteignit Mad le 11 mars. Furieuse, elle fit un aller et retour à Paris, pour menacer de démissionner, mais retourna néanmoins à Budapest. Et en effet, Hitler lança l'occupation du Danemark le 9 avril, puis attaqua la Norvège. Le 2^e

Bureau ne put que présenter ses excuses, et l'assurance de sa confiance renouvelée dans les informations de cette source. En effet, l'attaque via les Pays-Bas fut annoncée à la mi-avril, et la date du 10 mai annoncée au début du mois.

La défaite brutale de la France changea quelques données, ainsi le 2^e Bureau quitta Paris pour Royat, près de Vichy. Mad dut trouver à Budapest une nouvelle couverture, comme représentante des chemins de fer auprès de l'attaché commercial de l'ambassade de France, et put ainsi poursuivre son activité d'« information » grâce à Lahousen. Au moins deux informations importantes purent être transmises par leur intermédiaire : d'abord, début 1941, l'abandon définitif par Hitler du plan « Lion de mer » d'invasion de l'Angleterre (ce qui permit à la RAF de modifier ses projets en conséquence), ensuite l'attaque imminente contre l'URSS. Lahousen, pourtant, quitta l'Abwehr pour le front russe en août 1943, mais non sans avoir organisé la poursuite des rapports vers la France, via Mad, en en chargeant un ancien condisciple de l'académie militaire, un ami sûr, Kurt Fechner, en poste pour l'Abwehr en Bulgarie, à Sofia. Mais l'activité de Mad n'avait finalement pas échappé aux nazis et elle dut bientôt entrer dans une relative clandestinité. C'est par une chance étonnante qu'elle survécut à cette période. C'est également par une chance inouïe que Lahousen ne fut

pas impliqué dans les exécutions féroces qui suivirent l'attentat contre Hitler du 20 juillet 1944 (voir encadré ci-dessous) : « on l'a oublié », a dit Goering...

Seul haut responsable de l'Abwehr antinazi survivant

Quant à la carrière de Lahousen dans la Wehrmacht, une fois qu'il eut quitté l'Abwehr, elle fut sans gloire. Envoyé sur le front de l'Est, il passa les derniers mois de 1943 à une formation poussée, avant d'être envoyé à la frontière avec la Biélorussie, puis d'être nommé à la tête d'un régiment de chasseurs en avril 1944, près de la frontière lettone. À la mi-juillet, il fut gravement blessé, reçut la Croix de Fer et le grade de général, mais demeura hors d'état de participer aux combats. Il finit prisonnier des troupes américaines, qui le « prêtèrent » aux Britanniques, intéressés par l'activité de l'Abwehr et de Lahousen lui-même auprès de l'IRA en Irlande. Sa famille n'eut de ses nouvelles qu'au mois d'octobre 1945, lorsqu'elle reçut une carte les informant qu'il allait devoir témoigner au procès des criminels de guerre de Nuremberg. Les Américains n'avaient rien retenu contre lui et ses activités en faisaient une des personnes les mieux renseignées sur les crimes nazis.

Pourtant Lahousen avait été profondément atteint par les féroces représailles nazies contre tous ceux qui avaient participé à l'attentat du 20 juillet 1944. Un violent accès dépressif le frappa, qui inquiéta fort les Américains chargés de le préparer à répondre aux questions devant le Tribunal. L'idée de contribuer à son rétablissement, en le confortant dans son devoir de mémoire envers ses compagnons disparus, les poussa à faire appel à une aide extérieure : une dame mystérieuse fut installée avec Lahousen dans les locaux du centre où étaient hébergés les futurs témoins au procès. C'était Madeleine Bihet-Richou, et sa présence et son réconfort permirent de « remettre sur pied » Lahousen, qui fut ainsi en mesure d'apparaître le 30 novembre 1945 comme premier témoin de l'accusation devant l'ensemble des dirigeants nazis, à leur grande indignation et à celle de leurs avocats, car ils n'avaient pas été avertis de son identité. Seul haut responsable de l'Abwehr survivant, au courant de tous les faits importants du règne hitlérien au cours des années cruciales avant et pendant la guerre, il put décrire dans le détail tous les mécanismes des crimes de guerre et crimes contre l'humanité des années nazies. Il fut libéré en juillet 1947, vécut un certain temps au Tyrol avec Mad, rédigea (comme elle) ses Mémoires, et mourut en février 1955. Étrange figure de l'ombre de la Seconde Guerre mondiale, après une vie pleine de risques !

JEAN-LUC BELLANGER

■ Harry Carl SCHAUB, *Abwehr-General Erwin Lahousen, Der erste Zeuge beim Nürnberger Prozess (Le Général de l'Abwehr Erwin Lahousen, Premier témoin lors du Procès de Nuremberg)*, Ed. Böhlau, Vienne, Cologne, Weimar, 2015 (traduit de l'anglais, non traduit en français).

Tuer Hitler? Oui, mais...

Lahousen avait, depuis son entrée à l'Abwehr, trempé dans tous les complots visant à éliminer Hitler par la force. Le hasard de sa formation en Autriche avait fait de lui un des très rares spécialistes des explosifs et des détonateurs, tels qu'un attentat pourrait les nécessiter. Or l'idée de tuer Hitler par une bombe était à la base de la plupart des complots, mais un problème venait d'une caractéristique des détonateurs allemands : leur mécanisme n'était pas silencieux, et pouvait faire repérer une bombe. A l'été 1939, Canaris avait confié à Lahousen une mission en Suède, où il devait s'assurer de contacts influents pour faire en sorte que l'approvisionnement de l'Allemagne en acier, indispensable, ne risque pas une interruption durant la guerre à venir. En plus de cette mission au grand jour, il devait également poser des jalons pour obtenir une bombe de fabrication anglaise, destinée à un attentat éventuel. Lahousen savait que les Anglais avaient mis au point des détonateurs silencieux. Du matériel anglais pouvait en plus aider à détourner les soupçons en cas d'échec. Il fallait donc s'en procurer, puisque l'utilisation de bombes faisait partie des « méthodes de travail » courantes de l'Abwehr. Le matériel abandonné par les troupes anglaises à Dunkerque lors de leur rapatriement précipité de 1940, par la suite la saisie d'explosifs parachutés à destination des groupes de résistance, fournirent ce matériel indispensable. Quant aux attentats contre Hitler (on évoque le chiffre de 16 projets de telles tentatives!), ces détonateurs furent utilisés dans au moins deux cas, en mars 1943 à Smolensk, et en juillet 1944, au quartier général d'Hitler.

Le premier de ces attentats est le moins connu. Une réunion de spécialistes des renseignements devait avoir lieu à Smolensk début mars 1943, dans le contexte de la chute de Stalingrad. Lahousen avait apporté dans ses bagages un bloc d'explosifs et un détonateur silencieux, le tout devant être camouflé sous la forme d'un cadeau : deux bouteilles de Cointreau, liqueur favorite de nombreux officiers. Le paquet, remis sous un prétexte à un des accompagnateurs d'Hitler, devait exploser durant le vol, mais rien ne se passa. Récupéré à grand risque par un des conjurés, le colis permit de se rendre compte que, si le détonateur avait bien fonctionné, l'explosion n'aurait pas eu lieu, sans doute en raison de la température glaciale de la soute.

Quant à l'attentat du 20 juillet 1944, et à son échec, il est assez connu pour que nous n'entrions pas dans les détails. On estime que, parmi les très nombreux résistants civils et militaires de tous milieux, on comptait une cinquantaine de membres de l'« Office étranger-Abwehr », dont bon nombre payèrent de leur vie cette opposition au nazisme.